



SEMAINES SOCIALES DE RUEIL

CONFERENCE

DE

Jean-Marie PETITCLERC

*Prêtre salésien, polytechnicien, éducateur.
Fondateur de l'Association le Valdocco,
pour l'éducation, la prévention et l'insertion des jeunes*

**L'AUTORITE :
DE QUEL DROIT TRANSMET-ON ?**

25 janvier 2011

*La vocation des **Semaines Sociales de Rueil** est de rassembler le plus largement possible pour réfléchir à un certain nombre de sujets de société. Ces rencontres sont ouvertes à tous, ancrées dans la tradition qu'est celle de la pensée sociale chrétienne de l'église.*

*Le sujet pour cette année 2010-2011 est « **LA TRANSMISSION** ».*

Dans un monde où les valeurs évoluent extrêmement rapidement, cette question nous est apparue centrale : la transmission comme lieu d'une relation qui aide l'autre à se tenir debout dans un monde complexe avec 3 questions :

- *quoi transmettre ?*
- *comment transmettre ?*
- *qui sommes nous pour transmettre ?*

Le cycle comprend 3 conférences :

*14 octobre 2010, **Laurent Bibard** (philosophe et ancien directeur de l'ESSEC) :*

UN ENJEU POUR L'A VENIR : TRANSMETTRE LE SENS DE LA RESPONSABILITE

*25 janvier 2011, **Jean-Marie Petitclerc** (Prêtre salésien, polytechnicien, éducateur) :*

L'AUTORITE : DE QUEL DROIT TRANSMET-ON ?

*31 mai 2011, **Christoph Théobald** (Jésuite, Professeur de théologie au Centre Sèvres) :*

QUI EST-ON POUR TRANSMETTRE ?

Les transcriptions des conférences sont disponibles sur le site :

www.ssf-fr.org/ssf-rueil-malmaison

Jean-Marie Petitclerc est prêtre salésien, polytechnicien de formation, éducateur. Il a fondé l'association le Valdocco et est l'un des rares prêtres qui a été appelé à participer à un cabinet ministériel. Jean-Marie Petitclerc est souvent intervenu lors des Semaines Sociales de France notamment sur les sujets de la transmission et de l'autorité.

Introduction : Une triple source d'inspiration

Je me réjouis de partager ce soir avec vous quelques réflexions sur comment exercer l'autorité dans cette fonction de transmission. On peut aborder ce thème avec de multiples angles de vues : celui du juriste, celui du politique, celui du psychologue. Il ne vous étonnera pas que j'aborde cette question du point de vue de l'éducateur puisque tel est le métier que je pratique maintenant depuis plus de 30 ans auprès d'adolescents majoritairement domiciliés dans les quartiers qualifiés de sensibles.

Mon propos de ce soir aura une triple inspiration.

1. Expérience de l'éducateur

D'abord cette expérience éducative, puisqu'il me semble que la spécificité du discours de l'éducateur réside dans l'articulation avec son champ de pratique. Permettez-moi juste deux

mots de brève présentation de cette association, le Valdocco que je dirige. C'est une association fondée en 1995 sur la dalle d'Argenteuil, un quartier un peu emblématique de la banlieue parisienne qui avait été traumatisé par la violence des émeutes urbaines du début des années 90 ; association née de la rencontre entre un collectif d'habitants, inquiets pour le devenir de leurs enfants et des salésiens de Don Bosco, désireux de ré-expérimenter le modèle de leur fondateur dans la réalité contemporaine de la banlieue. Le Valdocco a développé des actions de prévention spécialisées sur plusieurs cités d'Argenteuil et a ouvert en 2005 une antenne sur l'agglomération lyonnaise, où je demeure actuellement. Le Valdocco gère des équipes d'éducateurs de rue sur deux cités de Lyon intra-muros et deux cités de Vaux en Velin, un atelier/chantier d'insertion et a ouvert plus récemment un foyer d'adolescents en grande difficulté, confiés par les magistrats, le plus souvent suite à des faits de violence, ayant occasionné leur exclusion de leur placement précédent.

La difficulté principale des enfants et des adolescents que nous côtoyons au quotidien réside à mes yeux dans le fait que, tous les jours, ils passent par trois lieux : ils passent du temps en famille, du temps à l'école (parfois moins que plus), du temps dans la rue (souvent plus que moins). Chacun de ces lieux est marqué par une culture différente : la culture familiale, empreinte des traditions des pays d'origine (je travaille en milieu pluriethnique, pluriculturel, plurireligieux), la culture scolaire, empreinte des traditions républicaines, et cette culture de la rue, qui est fondamentalement devenue une culture de l'entre pairs, de l'entre jeunes (les adultes ayant un peu déserté l'espace public).

Il me semble d'ailleurs que l'évolution principale de la jeunesse de notre pays réside dans le fait que cette culture de l'entre jeunes, qui s'est forgée ses propres codes langagiers, vestimentaires, comportementaux, a tendance à devenir de plus en plus prégnante. Je m'explique : lorsque j'étais moi-même adolescent, il m'arrivait d'inventer des mots pour être compris de mes copains sans être compris des adultes mais lorsque je fréquentais les institutions gérées par les adultes, je savais m'aligner sur les codes adultes. Alors qu'aujourd'hui, je commence à rencontrer des jeunes qui parlent à leurs parents comme ils parlent à leurs copains et je rencontre des enseignants en zone d'éducation prioritaire qui sont les seuls à parler français. Tous les autres parlent « banlieue », non seulement lorsqu'ils se parlent entre eux, ce qui à la limite pourrait se comprendre, mais même lorsqu'ils s'adressent à l'institution. Cette culture de l'entre pairs a tendance à phagocyter l'école, surtout lorsque celle-ci est en plein cœur du quartier, et a renvoyé un peu la famille à la marge, les parents gérant à peu près correctement l'espace familial, mais étant de moins en moins à l'aise pour intervenir sur les autres champs de vie de l'enfant.

Et avec le développement de l'Internet, nous voyons combien ce phénomène s'accroît, puisque je rencontre beaucoup d'adolescents qui physiquement sont dans l'univers familial mais mentalement restent branchés dans cette culture de l'entre pairs avec lesquels ils ne cessent de communiquer via Facebook, Twitter et tous les réseaux sociaux. Et la difficulté pour ces enfants, ces adolescents est que dans chacun de ces lieux, qu'on le veuille ou non, des adultes font référence, transmettent des valeurs, des repères : les parents en famille, les enseignants à l'école et les aînés dans la rue - on sait l'influence des aînés sur les plus jeunes.

Le problème est que ces catégories d'adultes, qui en quelque sorte transmettent, au mieux s'ignorent ou au plus se discréditent. C'est le discours tenu par certains enseignants sur le thème des parents démissionnaires : « si je n'arrive pas à faire cours, c'est la faute des parents, ils n'avaient qu'à éduquer leurs enfants », ou bien c'est la faute à l'environnement. Vous écoutez les parents, ils disent : « Qu'est ce que c'est que ces enseignants d'aujourd'hui ? Ils se

disent professionnels de l'éducation, alors qu'ils ne sont même plus capables d'assurer la discipline ! Moi j'envoie mon gamin pour qu'il apprenne, il revient et il ne sait rien. Ça ne se passe pas comme ça au pays. Au pays quand on envoie le gamin à l'école, il apprend ! Ils ne savent pas faire leur métier et ils viennent nous donner des conseils. ». Et bien sûr, c'est la faute aux enfants des autres : « Mon gamin, ça va bien, mais vous le savez tous, les enfants des autres, c'est parfois une calamité » Puis vous écoutez les aînés dire : « Que tu bosses ou que tu ne bosses pas, c'est le chômage au bout. Alors pourquoi être chômeur bac+5. Reste bac-5 et commence à démarrer tes activités dans l'économie parallèle. Et puis tes vieux c'est une autre génération, ils ne comprennent plus grand-chose à grand-chose. Regarde surtout ces outils de la nouvelle technologie qui te passionnent et l'aide qu'ils peuvent t'apporter » Autrement dit, l'enfant passe tous les jours par trois lieux et ceux qui détiennent ces lieux s'ignorent ou se discréditent. On assiste alors à une véritable crise de la transmission.

L'idée du Valdocco, originale à sa création, et qui est ensuite largement reprise par Monsieur Borloo, dans le cadre du programme de réussite éducative, c'est une même équipe éducative, plurielle dans sa composition - elle est composée de salariés et de bénévoles, d'éducateurs, d'animateurs, d'enseignants, de psychologues - et qui va à la rencontre de l'enfant dans ses trois champs de vie. Nous avons organisé notre activité autour de ces trois pôles :

- le pôle rue, avec le support de l'animation de rue pour les plus jeunes et de la mise en projet pour les aînés ;
- le pôle école, avec notre service d'accompagnement éducatif et scolaire et toutes les actions que nous développons dans le domaine de la prévention du décrochage scolaire ;
- et puis le pôle famille : groupe de parole de parents, médiation familiale.

L'idée du Valdocco est que l'éducateur tisse du lien avec le jeune dans le champ du loisir. Fort de ce lien, il le convainc de venir avec lui investir sa formation. Le soir, par choix, il n'organise donc aucune activité de loisirs, tout est centré sur le scolaire. Si bien que l'enfant, l'adolescent, qui veut retrouver ses copains du Valdocco est « condamné » à venir fréquenter les activités liées à la formation. Et si un problème se pose en famille, c'est le même éducateur qui intervient. C'est une manière de lutter contre les effets un peu pervers, aujourd'hui dans notre pays, de ce très grand cloisonnement de l'action sociale : telle association s'occupe du gamin dans le champ du loisir, alors qu'une deuxième association s'occupe du gamin en difficulté dans ses devoirs, qu'une troisième association s'occupe du gamin consommateur de produits toxiques, pendant qu'une quatrième association s'occupe du gamin maltraité. Mais c'est le même gamin ! Et très souvent les adultes interviennent en fonction de la déontologie et des objectifs de leurs services, parfois sans trop de soucis de concertation avec les autres adultes intervenant auprès du même enfant.

L'idée phare du Valdocco est le concept de médiation famille-école-cité ; tenter de créer du lien entre ces différents adultes qui cheminent autour de l'enfant, car il me semble que le premier droit de l'enfant, à l'orée du XXI^{ème} siècle, c'est le droit à la cohérence des adultes qui l'accompagnent sur son itinéraire de croissance. J'ai beaucoup travaillé, comme vous le savez, les questions de violence. J'ai souvent pu établir une corrélation entre le niveau de violence d'un enfant, ou d'un adolescent et le niveau d'incohérence des adultes qui l'accompagnent sur ses chemins d'éducation.

2. Expérience du sociologue

Deuxième source d'inspiration : celle du sociologue, que je suis aussi, puisque après l'X, j'ai mené une maîtrise de Sciences Humaines à Paris X- Nanterre, et qui a beaucoup travaillé avec le politique, une dizaine d'années auprès au côté d'un maire, Pierre Cardo, à Chanteloup-les-Vignes, une dizaine d'année auprès d'un président de conseil général, Franck Borotra, dans les Yvelines et plus récemment au côté d'un ministre. Et l'idée forte que je n'ai cessé de développer est qu'il faut sortir ces jeunes de cette culture du quartier. L'erreur majeure que nous avons commise dans notre pays en terme de politique de la ville est d'avoir zoné cette politique. Une erreur politique qui a consisté à financer des activités menées dans les quartiers pour les gens des quartiers. Tout ceci n'a en rien enrayeré la spirale de ghettoïsation. Combien il me semble aujourd'hui, qu'il nous faut sortir d'une politique des quartiers pour fonder une politique de la ville, financer des activités hors quartiers à condition qu'elles soient ouvertes aux gens des quartiers, financer des activités dans les quartiers à condition qu'elles soient ouvertes aux gens de l'extérieur, fonder une politique sur l'éducation à la mobilité et l'apprentissage de la mixité sociale.

3. Expérience du salésien

Et puis troisième source d'inspiration : celle du salésien de Don Bosco que je suis. Il peut paraître étonnant qu'un éducateur du XXI^{ème} siècle se réfère à un pédagogue du XIX^{ème}, dans une situation socio-économique, de notre pays, aujourd'hui, qui n'a pas grand-chose à voir avec celle du Piémont du XIX^{ème}. Quoi que... Nos deux époques ont en commun de connaître d'importantes mutations sociétales. Au temps de Jean Bosco, on passait de la société rurale et paysanne à la société urbaine industrielle. Aujourd'hui, nous passons de cette société industrielle et libérale à cette société que les économistes qualifient de post industrielle et de néo libérale.

Et chaque fois dans l'histoire de notre société que des mutations se sont opérées, nous avons assisté à une crise de la transmission et à des grands phénomènes de turbulence de la jeunesse, principalement liés à la difficulté de se projeter dans l'avenir. Comment voulez vous que le petit paysan du Piémont puisse se projeter dans un avenir d'ouvrier, dans une de ces usines fumantes qu'il voyait poindre à l'horizon. Et aujourd'hui, alors que les économistes nous disent que nous ne connaissons que 50% des métiers qui s'exerceront en 2040, alors que nos jeunes assistent à l'effondrement de pans entiers de l'économie traditionnelle, que les nouveaux métiers du numérique émergent difficilement, alors que nos lycéens, en lycée professionnel, travaillent chaque jour sur des machines qui sont déjà déclassées dans le milieu industriel, combien effectivement il est difficile de se projeter dans l'avenir. Dans un tel contexte, Jean Bosco était porteur d'une intuition forte qui me parait garder aujourd'hui toute sa pertinence : lorsque la confiance s'estompe dans les grandes institutions - il y a 100 ans, c'était la monarchie et aujourd'hui les grandes institutions républicaines - la capacité à transmettre va beaucoup plus être liée à la qualité de la relation adulte-jeune plutôt qu'à la qualité organisationnelle du système institutionnel. Et il nous a légué un système éducatif fondé autour de la qualité de la relation adulte-jeune. Le jeune n'écoute que l'adulte avec lequel il est engagé dans une relation de qualité.

Venons en donc à notre thème. Je voudrais, avant d'en débattre avec vous - la partie la plus intéressante de ce genre de soirée est le débat qui suit l'exposé liminaire - partager avec vous quelques réflexions sur l'autorité, quelques réflexions sur la transmission et quelques réflexions sur comment exercer l'autorité pour transmettre.

L'autorité

L'autorité : j'aime toujours m'appuyer sur la racine des mots pour les définir. Le mot autorité vient du latin « augere » qui signifie faire croître. Une relation d'autorité, c'est une relation qui fait grandir. Autorité et Auteur ont la même étymologie. Une relation d'autorité est une relation qui va permettre peu à peu à l'enfant, à l'adolescent qui grandit, de devenir auteur de sa propre vie. Lorsqu'on parle d'autorité, on parle d'interdit alors que l'autorité est d'abord liée au fait d'autoriser. Ce tout jeune enfant qui fait ses premiers pas, qui commence à lâcher les jupes de la maman, puis part un peu à l'aventure et aussitôt se retourne vers la maman : soit son regard l'autorise à mener cette expérience - c'est ainsi qu'elle exerce cette fonction d'autorité - soit le regard signifie la panique et le gamin va tout de suite se raccrocher aux jambes.

Dans la relation d'autorité, il y a « encourager l'expérience », mais aussi « poser des interdits », car il faut aider l'enfant à sortir de cette illusion enfantine de toute puissance qui est la sienne. Rappelons-nous que la première relation que le tout petit bébé noue avec le monde, est une relation de toute puissance : j'hurle et je vois l'ensemble de la maison qui se met en mouvement et me sert à boire. Extraordinaire : vous êtes tout petit et vous avez l'impression que par vos cris, vous commandez le monde : « I'm the king of the world ! » Être parent, c'est bien sûr, au début de l'existence, rassurer l'enfant sur la capacité du monde à satisfaire ses besoins vitaux. C'est tellement traumatisant la naissance : il était logé, chauffé, nourri dans le ventre de Maman et le voilà agressé par les sons et les lumières. Mais, très vite, il va s'agir, en exerçant cette fonction d'autorité, de l'aider à sortir de cette illusion, c'est-à-dire de poser des règles : le biberon, ce n'est pas à 5h car je vais chercher ton frère à l'école, ce n'est pas à 7h car je donne le bain à ta sœur, c'est à 6h. Je connais des bébés qui commencent à intégrer que le biberon est à 6h mais qui continuent à hurler jusqu'à 6h, tellement il est important de se raccrocher à l'idée que c'est leurs cris qui commandent le biberon. Jusqu'au jour où le parent vient avec son hochet, il oublie de hurler et ... le biberon arrive. Il découvre, grâce à la règle, que le monde n'est pas organisé autour de la satisfaction de ses besoins mais qu'il va devoir prendre place dans cette société où la loi régule l'échange entre les hommes. Et être parent, c'est bien sûr, transmettre cette loi.

L'autorité est une relation qui fait grandir. C'est pourquoi il me paraît important de distinguer cette notion d'une autre, avec laquelle on la confond parfois, qui est celle de pouvoir. Le pouvoir, je le reçois de l'institution. L'autorité, si je réfléchis bien, je la reçois toujours de celles et ceux auprès de qui je l'exerce. On a du pouvoir, mais on n'a jamais l'autorité. Les personnes qui me disent qu'ils ont de l'autorité, je leur propose de venir avec un groupe de jeunes du Valdocco d'Argenteuil pour voir comment ça va fonctionner. On fait, ou on ne fait pas, autorité. Deux enseignants dans un collège ont même pouvoir, même délégation du chef d'établissement. Ils n'ont pas la même autorité car s'ils reçoivent le pouvoir du chef d'établissement, ils reçoivent l'autorité de ceux auprès desquels ils l'exercent. On m'a donné le pouvoir de vous parler ce soir, alors je cause et vous m'écoutez. Maintenant, est-ce que ma parole fait autorité ? Là, il s'agit d'une décision personnelle de chacune et de chacun d'entre vous. Pour certains, elle fera autorité, pour d'autres pas.

Il me semble que l'évolution la plus importante, à laquelle nous assistons depuis ces quatre dernières décennies, et qui rend aujourd'hui difficile la question de la transmission, est qu'une position de pouvoir ne confère plus de manière systématique auprès des jeunes une position d'autorité. Lorsque la confiance régnait dans les institutions, lorsque les institutions conféraient du pouvoir à une personne, globalement cette personne faisait autorité. Ceci fonctionne de moins en moins. Je rencontre des juges qui ont un pouvoir énorme - ils peuvent

vous mettre en taule sur une simple signature - mais qui n'ont plus aucune autorité face à des mineurs multirécidivistes. C'est bien le problème de la police dans nos quartiers : elle a plutôt plus de pouvoir depuis l'arrivée de Nicolas Sarkozy mais elle ne fait plus du tout autorité auprès des jeunes. Lorsque j'observe les relations entre une bande de jeunes du quartier et une brigade anti-criminalité, j'ai un peu l'impression d'observer une guerre des bandes - malheur à un flic s'il est pris par dix jeunes ; malheur à un jeune s'il est pris par dix flics - plutôt qu'au rapport d'une institution venant éduquer à la citoyenneté et transmettre le sens de la loi à ces jeunes qu'elle rencontre.

L'autorité va beaucoup plus se fonder sur la crédibilité de celui qui en est le porteur. Pour que la relation d'autorité fonctionne, il faut que le porteur soit crédible. Je ne cesse de dire aux politiques que nous n'assistons pas à une crise de l'autorité, à une crise de la transmission mais nous assistons essentiellement à une crise de la crédibilité des porteurs d'autorité, de ceux qui ont légitimité pour transmettre. Et cette crise traverse un peu les trois lieux d'éducation. Elle traverse la famille ; on parle beaucoup de parents-démissionnaires mais je me lève en faux contre ce discours à la fois facile et erroné. Je rencontre énormément de parents en difficultés avec leurs enfants mais très peu qui démissionnent. Démissionner serait savoir ce qu'il faut faire et ne pas avoir le courage de le mettre en œuvre. Je rencontre plutôt des parents qui ne savent plus trop ce qu'il faut faire, et des parents qui souffrent de n'être plus crédibles. La perte de crédibilité est la fragilité de la cellule familiale ; elle est liée à la situation d'exclusion sociale. Je rencontre tellement de merveilleux pères de famille algériens, marocains, tunisiens, maliens, sénégalais pour lesquels la valeur travail est au centre de leur référentiel. Pour cette valeur, ils ont quitté leur pays, leurs racines et leurs amis, pour être ce chef de famille, nourrissant la famille, envoyant le surplus au bled, et ils ont été complètement cisailés par la situation du chômage, au point que lorsque leurs gamins leur renvoient cette situation, paralysés par la souffrance, ils deviennent inertes. Ce gosse de onze ans qui rétorque à son père qui lui interdit de sortir le soir dans la cité : « écoute moi, Papa, je travaille à l'école toute la journée, j'ai quand même le droit de me détendre, c'est pas toi qui ne fais rien qui va me l'interdire » Le père sent les larmes lui monter aux yeux et il va être montré du doigt comme démissionnaire ! J'aime cette expression de Adil Jazouli qui dit qu'il faudrait parler de parents licenciés par la société, dans l'incapacité d'exercer une fonction de transmission.

Perte de crédibilité liée à ce pluralisme de la société d'aujourd'hui ; je caricature un dialogue entre un père et un fils il y a 40 ans :

Le père : Mon fils, c'est comme ça !

Le fils : pourquoi ?

Le père : parce que c'est comme ça, dans la famille c'est comme ça, dehors c'est comme ça !

Aujourd'hui, même dialogue :

Le père : Mon fils, c'est comme ça !

Le fils : pourquoi ?

Le père : parce que !

Le fils : ce n'est pas parce que tu penses que c'est comme ça que tu as le droit de dire que c'est comme ça. Ce que j'entends sur Fun Radio, sur Skyrock, à la périphérie de l'école, ça n'a rien à voir avec ce que tu me dis.

Et voici le père obligé d'argumenter le bien fondé du repère qu'il veut transmettre, obligé de légitimer la validité de l'interdit qu'il veut poser. Et combien je rencontre de parents qui ont

été éduqués dans le système du « pourquoi/parce que », qui s'aperçoivent avec consternation que ça ne fonctionne plus avec la nouvelle génération et qui sont un peu désarçonnés, parce qu'ils n'ont pas parfois les mots pour pouvoir rester pertinents.

La transmission

Quelques réflexions sur la transmission. La plus belle parabole qui existe sur l'éducation est à mes yeux la parabole de la petite graine appelée à devenir un arbre. Il s'agit donc pour l'éducateur de permettre à la graine de prendre racine dans l'héritage familial, social, culturel, de manière à éclore à sa nouveauté de sujet. Il me semble donc que dans l'éducation, doivent opérer continuellement deux fonctions.

La fonction de transmission : De quel droit transmettre ? Du simple droit que mon expérience de vie est un peu plus grande que la tienne ; j'ai vingt ans, vingt-cinq ans, trente ans, cinquante ans d'expérience de vie, et au nom de cette seule expérience, j'ai des choses à te dire, à toi qui as rejoint la planète Terre un peu plus tardivement. Et combien il me paraît important, aujourd'hui, que nos enfants, nos adolescents puissent prendre racine dans cet héritage familial, social, culturel, religieux, que nous devons avoir le courage de transmettre. C'est quand même un comble, ce dernier calendrier de la Communauté Européenne où figurent toutes les fêtes juives et musulmanes et pas une seule fête chrétienne, comme si effectivement c'était une part d'héritage qu'il faudrait occulter.

Mais transmettre l'héritage, non pas pour que le jeune imite, mais pour accompagner l'éclosion à sa nouveauté. Il s'agit de permettre à nos enfants de pouvoir à leur tour devenir créateurs. Si nous leur transmettons notre mode de fonctionnement économique, ce n'est pas, en tous cas je l'espère pour eux, pour qu'ils le reproduisent - quand on voit le mur dans lequel nos grands financiers nous ont installés - mais c'est pour qu'ils puissent inventer d'autres modes de fonctionnement, permettant plus de pertinence.

Voilà pourquoi je voudrais vous dire que j'aime mon époque. J'entends beaucoup de gens, en particulier dans les milieux chrétiens, qui n'aiment pas leur époque ; je leur dis : « revenir à l'époque des châteaux forts, en allant faire ses besoins dans la cabane au fond du jardin ..., je ne sais pas si tout était parfait dans le passé ! » J'aime mon époque, parce qu'il me semble qu'on est en train de retrouver cet équilibre, entre transmettre et accompagner la nouveauté.

Reconnaissons que dans les années 50, éduquer c'était surtout transmettre. Moi, lorsque j'étais à la table des adultes, je n'avais pas le droit de prendre la parole, j'étais là pour écouter. Après, il y a eu le grand souffle des années 68 où on a pensé que l'enfant pourrait être capable de tout réinventer. A la limite, ce n'était plus la peine de transmettre. Dans l'Eglise, ça a donné cette catéchèse qui se faisait à coup de petits pétales de fleur et de petits cœurs qu'on découpait, et on faisait de beaux dessins. Je rencontre parfois des personnes de quarante ans, quand elles se souviennent un petit peu de leur foi, c'est des histoires de petits cœurs et de petits pétales : un petit peu difficile pour eux de prendre position par rapport à celui qui vient les questionner sur le sens de la vie et le sens du monde. Voilà : une espèce de déficit de transmission, comme si l'enfant était capable de réinventer le monde. Et combien une des grandes souffrances de la génération des quarante, cinquante ans, c'est ce déficit de transmission. Alors qu'il me semble qu'aujourd'hui on retrouve un peu cet équilibre, que dans cette fonction éducative, il s'agit à la fois de transmettre et de permettre à l'enfant de prendre racine, non pas pour qu'il imite, mais de manière à ce qu'il puisse éclore à sa nouveauté de sujet, qu'il puisse tracer son chemin, ouvrir une nouvelle route.

Je crois que la fonction d'accompagnement qui est nôtre, pour nous adulte, est à la fois cette fonction de transmission et cette fonction d'accompagnement de l'éclosion de la nouveauté et que ces deux fonctions ne sont pas contradictoires. C'est terrible en France, chaque fois que l'on veut mener un débat sur un thème, il faut toujours avoir un camp contre l'autre. Mais non, les deux choses vont de pair : il faut que la graine puisse prendre racine si elle veut devenir arbre. Si elle ne prend pas racine, elle ne deviendra pas arbre. Et prendre racine, ça ne veut pas signifier qu'il faut que ce soit les racines qui sortent de terre. Non, la graine a un autre avenir que des racines, un avenir à effectivement forger et inventer.

Comment exercer l'autorité pour transmettre

Dernier volet de la réflexion : comment exercer cette posture d'autorité, comment transmettre avec autorité aujourd'hui ? Il me semble que cela nécessite trois grandes qualités de celui qui a cette mission.

La première est celle d'être cohérent ; la crédibilité se fonde sur la cohérence entre le dire et le faire. Aujourd'hui, en matière d'éducation, le « fais ce que je dis mais pas ce que je fais », ça ne marche plus. « Ça eût marché » comme disait Fernand Raynaud, à une époque où on ne remettait pas en cause les parents et les institutions ; mais aujourd'hui, ça ne fonctionne plus. Lorsque ceux qui font la loi nous sont présentés, chaque mercredi après-midi à la télévision, dans une ambiance de charivari de potache de troisième, lorsque ceux qui sont censés appliquer la loi, nous sont présentés comme la transgressant, ne nous étonnons pas que nous ayons aujourd'hui quelques petites difficultés dans la transmission du rapport à la loi chez la jeune génération. Le problème ne vient pas des jeunes, il vient de nous, adultes.

Permettez une petite parenthèse évangélique. La catégorie de gens qui mettait Jésus dans des colères noires n'était pas celle de ceux qui transgressaient la loi. Il était capable de se faire tout accueil face aux personnes qui transgressaient la morale, que ce soit la morale sexuelle (la Cananéenne, la femme adultère), que ce soit la morale politique (collaborateurs, collecteurs d'impôts), que ce soit la morale sociale (le bon larron) ; il se faisait tout accueil de la personne, même s'il condamnait les actes. La catégorie de gens qui le mettait dans une colère noire était celle des hypocrites. Il n'avait pas de mots assez durs : engeance de vipère, sépulcres blanchis, pour ces gens, à qui la société avait donné pour fonction de transmettre et qui par leur hypocrisie, par ce décalage entre le dire et le faire, sabordaient leur fonction.

J'utilise le terme de cohérence entre dire et faire plutôt que celui d'exemplarité, parce que s'il fallait que nos enfants attendent que tous les adultes soient complètement exemplaires pour qu'ils commencent à les éduquer, ils risqueraient d'attendre un peu longtemps. Et je dois avoir l'humilité de reconnaître qu'il m'arrive dans ma pratique éducative, parfois, de prononcer tel mot, de poser tel geste, un peu en décalage avec cette pédagogie salésienne, dont je me fais le chantre. Mais à ces moments là, il suffit de reconnaître son erreur. On se trompe lorsque l'on croit que reconnaître son erreur, c'est saborder son autorité. Non, l'enfant, lui, voit l'erreur ; si l'adulte ne la reconnaît pas, il perd toute crédibilité. Il ne s'agit peut-être pas de se tromper tous les jours, mais lorsque l'erreur est manifeste, eh bien reconnaissons la. Mais continuons de sauver la cohérence, de dire à l'enfant, à l'adolescent : « Effectivement là, mon faire n'est pas à la hauteur de mon dire, parce que moi aussi j'ai mes failles, j'ai mes limites. Mais sache que ce dire, qui est le mien vis-à-vis de toi, c'est aussi le dire que je m'impose. J'essaie d'ordonner mon faire avec ce dire. »

La deuxième qualité, c'est la bienveillance. Une relation d'autorité, c'est une relation qui fait grandir. La finalité de la transmission est de permettre à l'enfant, à l'adolescent, de tracer sa route. L'art d'exercer une fonction d'autorité est l'art de faire passer comme message : « Je te dis non parce que je t'aime. Si j'en avais rien à cirer de toi, si j'en avais rien à cirer de ton avenir, je te laisserais faire n'importe quoi, il serait inutile que je te transmette toutes ces expériences de vie, que j'ai pu mener avant toi. C'est bien parce que tu as du prix à mes yeux, que je ne peux pas te laisser faire n'importe quoi. Il me paraît important de te transmettre ces valeurs, sur lesquelles tu pourras baser tes choix, ces interdits qu'il te faut respecter. »

Une petite anecdote tirée de ma pratique d'éducateur : un adolescent, le jour de son anniversaire, voulait rentrer au foyer à trois heures du matin. Il s'en prend à l'éducateur qui lui rappelle la règle qui était 11h, avec éventuellement une extension à minuit ; et qu'il était hors de question qu'il rentre à trois heures. L'adolescent monte dans les tours, s'en prend violemment à tout le matériel, et atterrit dans mon bureau, où il me refait la même demande avec véhémence. Quelle est ma réponse ? Je lui dis « imagine que je te permette de rentrer à trois heures, ou à six heures, ou demain, ou dans une semaine, ou dans un mois, tu dirais : « il se moque de moi ce directeur ». Si je te dis de rentrer à minuit, c'est parce que je sais qu'entre zéro et trois heures du matin il n'y a plus que les dealers et que je n'ai pas confiance dans ta capacité à dire non aux dealers. C'est bien parce que je me soucie de toi que je pose cette règle, que je te rappelle cet interdit. »

Et combien Jean Bosco est habitué à le dire, c'est au moment où on dit des choses qui peuvent paraître désagréables, qu'il est important que puisse passer la finalité de nos propos, qui est toujours la considération que nous avons pour le jeune. Et combien il me paraît important, pour asseoir son autorité - car je rappelle que si on se soumet à un pouvoir, on obéit à une autorité, obéir c'est écouter une voix qui vient d'en haut - de faire que le jeune puisse donner du poids à notre parole. Il me semble que c'est une règle essentielle, pour que cette confiance puisse s'instaurer vis-à-vis de l'adulte. Car si on peut asseoir son pouvoir sur la menace, on ne peut asseoir son autorité que sur la confiance. Si l'on veut pouvoir transmettre avec autorité, encore faut-il que soit nouée cette relation de confiance. Dans cette relation, il s'agit de ne jamais identifier l'enfant, l'adolescent, à ses comportements ou à ses performances d'aujourd'hui. Vous savez, jamais vous ne m'entendrez, dans mon discours d'éducateur, utiliser l'adjectif délinquant pour qualifier un jeune. C'est quoi un délinquant ? Si je prends la définition du dictionnaire, un jeune est délinquant parce qu'il a commis un délit. Le drame c'est que dans la tête des gens cela devient très vite : un jeune commet des délits parce qu'il est délinquant. C'est terrible les effets dramatiques de cette inversion de causalité. Qu'y a-t-il de commun entre l'adolescent de dix-sept ans qui subtilise la carte bleue de sa voisine et l'adolescent de dix-sept ans qui agresse sexuellement une gamine de trois ans ? Je ne vois aucun trait de personnalité commun. Bien sûr ils sont délinquants tous les deux au sens de la loi, et répondront de leurs actes au tribunal correctionnel. Toute ma posture d'éducateur consiste toujours à dire au jeune : « Tu as commis un délit et pour moi tu n'es pas délinquant. Alors c'est pour cela que je me mets en colère après toi. C'est pour cela que je te sanctionne. Sinon à la limite, tu serais délinquant et il serait normal que tu commettes des délits. »

Je rencontrais un collègue qui me dit « Tu sais, Jean-Marie, je suis devenu directeur d'un foyer de jeunes délinquants ». Je dis « Bonne chance ». Il me dit : « C'est fou les conneries qu'ils font ». Je lui dis : « Heureusement, sinon qui tu serais ? Imagine qu'ils arrêtent ! ». C'est son identité sociale qui est en jeu. Moi je dirige une association. J'ai beaucoup de jeunes qui commettent des délits, mais j'ai zéro délinquant par définition. Excusez ce trait de vulgarité, c'est complètement différent de dire à un jeune « T'as fait une connerie » ou « T'es

con ». On ne dit pas du tout la même chose. A la fin je veux lui transmettre les valeurs, qui vont lui permettre d'évaluer son comportement : est-ce que c'est un comportement qui construit l'homme ou qui le détruit ? Est-ce que c'est un comportement qui tisse le lien social ou qui le mine ? Il s'agit toujours d'une utilisation non évangélique des valeurs évangéliques, dans le champ du jugement de la personne. Combien, à l'école, il est différent de dire : « Ta copie vaut 2 » ou « Tu vaux 2 ». On ne dit pas du tout la même chose. Et les enfants et les adolescents qui souffrent le plus à l'école, et j'en rencontre un certain nombre dans mon bureau d'éducateur spécialisé, sont les enfants et les adolescents qui ont eu la malchance de rencontrer à l'école des enseignants, qui ont confondu le champ de la performance et le champ de la personne. C'est terrible le tort que font ces gens là, si au lieu de laisser passer comme message : « Ta copie vaut 2 », ils font passer comme message : « Tu vaux 2 ».

Et chaque fois que j'interviens auprès d'enseignants, j'aime dire « lorsque vous rendez à un adolescent une copie qui vaut 17, c'est toujours mieux de parler, l'ado est valorisé. Mais si un jour vous êtes trop fatigué, puis vous lui rendez la copie en silence, vous ne commettez pas une grave erreur pédagogique. Il est suffisamment gratifié par sa note. Par contre, lorsque vous rendez à un adolescent une copie qui vaut 2, combien il est important que la restitution de cette copie s'accompagne d'un discours fort sur le thème « Ta copie vaut 2, mais toi tu vaux 20. Parce que vous valez tous 20. Là c'est ta copie qui vaut 2. T'as pas su ? T'as pas compris ? T'as pas appris ? T'as pas retenu ? Explique le 2 ! » Parce que si vous laissez passer comme message que c'est lui qui vaut 2, vous risquez de l'enfermer dans son échec. » Cette bienveillance ... !

Et puis troisième qualité, c'est : être juste. Et juste aux deux sens du terme.

Juste au sens de justesse, cette juste distance. Je crois que, pour pouvoir transmettre, il s'agit d'être toujours suffisamment proche, pour ne jamais être indifférent, et suffisamment distant pour ne pas être indifférencié. Et l'art de l'exercice de la fonction d'autorité, c'est d'abord l'art du positionnement. Une trop grande distance peut créer de la violence : le jeune faisant n'importe quoi pour attirer l'attention sur lui. Une trop grande proximité peut générer de la violence, le jeune voulant se dégager de cette gangue affective qui l'emprisonne. Et combien il paraît toujours important de pouvoir être toujours à cette juste distance. Si on est trop loin, le jeune ne prête pas attention à ce qu'on lui transmet. Si on est trop près, si on est collé à lui, là encore, il n'écoute pas, il n'a pas de prise sur la parole. Si une parole de transmission veut être efficiente, encore faut-il qu'elle soit émise à partir de ce point de bonne distance et de bonne proximité.

Et juste au sens de justice. Il me semble que les enfants, les adolescents sont prêts à nous pardonner bien des erreurs, sauf peut-être sur un terrain, celui de la justice. Je crois que cette valeur de la justice reste une valeur fondamentale pour les jeunes aujourd'hui. Et combien nous sommes souvent évalués dans notre cohérence sur ce terrain là. Chaque fois que l'on est en fonction de transmettre, combien il est important de veiller à rester juste.

Conclusion

Il va être temps de conclure pour laisser place au débat. Et je conclurai un peu sur ces grandes valeurs que sont l'amour et l'espérance et la foi :

- Transmettre l'amour : transmettre l'amour, c'est aimer.
- Transmettre la foi : oh ! Que de débats sur « transmettre la foi ». Vous savez, moi, un mot que j'ai du mal à utiliser aujourd'hui, c'est : « j'ai la foi ». C'est comme si l'un

d'entre vous me disait : « j'ai l'amour », « j'ai l'amour de ma femme », ou « j'ai l'amitié de mon copain ». S'il raisonne ainsi, il est sur le chemin de le perdre. Il ne s'agit pas d'avoir l'amour, il s'agit d'aimer, de se laisser aimer. Il ne s'agit pas d'avoir la foi, il s'agit de croire, et de laisser Dieu croire en nous. Transmettre la foi, c'est d'abord croire, croire en ces jeunes que nous avons en face de nous.

- Transmettre l'espérance : et transmettre l'espérance, c'est espérer.

Vous savez, Péguy disait déjà, à l'aube du XX^{ème} siècle, en parlant de cette crise de la transmission, que la crise de la transmission n'était pas une crise de la transmission, que c'était une crise de la société, qui ne s'estimait plus. Et on a bien conscience que la source principale, aujourd'hui, du mal-être de notre jeunesse, réside dans le regard négatif, que bien souvent nous adultes, nous portons sur demain. C'est étrange ce qui se passe dans le pays. Une dernière anecdote tirée de mon histoire personnelle. J'avais neuf ans en 62, ce qui donne une indication sur mon âge, pour les forts en calcul mental. Mes parents avaient connu les affres du débarquement en Normandie, la ruine de leur belle ville de Rouen. Et c'est terrible, à vingt ans, de voir en ruine tout l'héritage familial et tout ce qu'on a construit jusqu'alors. Imaginez le traumatisme. On était en plein blocus de Cuba : menace de guerre nucléaire totale entre les Etats-Unis d'Amérique et l'Union Soviétique. Ce n'était pas la Corée qui peut-être s'apprêterait à lancer un missile, c'était la menace imminente d'un conflit nucléaire total. Le sort du Monde s'est joué dans la relation Kennedy-Khrouchchev. On était en plein processus sanglant de décolonisation de l'Algérie, avec des attentats qui n'avaient pas lieu là-bas, à Moscou ou en Afghanistan, mais des attentats qui avaient lieu sur notre sol et de l'autre côté de la Méditerranée. Telle était l'ambiance de notre pays en 1962. Et bien, je me souviens du gamin que j'étais le soir en m'endormant ; je feuilletais les dernières pages de mon encyclopédie et je rêvais de la voiture de l'an 2000, du robot de l'an 2000, et de la fusée de l'an 2000. Autrement dit, mes parents, qui avaient bien plus de raisons objectives que nous, de s'inquiéter de l'avenir à très court terme, et qui avaient en mémoire le traumatisme des destructions massives, étaient néanmoins capables d'enthousiasmer leur gosse sur demain. Sondage effectué aujourd'hui auprès d'adolescents de 13-15 ans sur le thème : « à quoi vous fait penser demain ? » ; les trois premières images associées : la peur de la pollution - le réchauffement de la planète - la peur du chômage, la peur du terrorisme. Alors bonjour l'envie de grandir ! Il est bien plus difficile de grandir dans une société qui se projette négativement sur demain, que dans une société qui se projette positivement sur demain. Et combien nous commençons à voir les effets dramatiques sur notre jeunesse, de ces sempiternels discours d'adulte sur le thème : « hier c'était beau, aujourd'hui c'est difficile, demain c'est la cata. »

Donc, sur le quoi transmettre, l'essentiel,
c'est de transmettre l'amour en aimant,
c'est de transmettre la foi en croyant,
et c'est de transmettre l'espérance en espérant.

Merci de votre attention.

Débat avec la salle

Alban Sartori : deux questions pour commencer ce débat :

La première, c'est votre allusion au comportement de Jésus face aux hypocrites, et une révolte qu'on sent sourdre dans votre propos. Comment traiter l'hypocrisie aujourd'hui dans le monde ? C'est-à-dire que dans ce sujet de la transmission, outre la relation parents-enfants, il y a aussi un environnement qui dit l'intention de la société des adultes à être

cohérent ou à ne pas être cohérent, au quotidien. Et comment peut-on faire quand on est simple citoyen, dans son environnement proche, pour l'assumer ?

La deuxième question c'est : « Pour transmettre l'espérance, il faut être capable de montrer son espérance ». Question en forme de boutade : l'optimisme se décrète-t-il ?

Jean-Marie Petitclerc : Je n'ai pas la prétention de savoir répondre à vos questions !

Sur la première, je crois que les jeunes nous interpellent beaucoup sur cette question de l'authenticité. Et leur désintéret actuel pour la politique, est lié à la perception qu'ils ont des hommes politiques. Combien ils s'accrochent à une parole vraie ; même au niveau de l'Eglise, celle d'un pape - je songe à Jean-Paul II - avec lequel ils n'étaient pas forcément d'accord sur toutes les positions. Mais il y avait ce respect, parce que c'est quelqu'un qui fait ce qu'il dit et qui dit ce qu'il fait. Et il me semble que c'est vraiment cette qualité que recherchent chez les adultes les jeunes d'aujourd'hui. Combien ceci doit nous interpeller. On le voit bien dans les débats, lorsqu'une personne devient authentique, eh bien son message devient percutant pour ceux qui l'écoutent. Et que cette société du paraître, du faire-semblant, ces politiques qui n'agissent qu'auprès des sondages, je pense que tout ceci nous emmène dans le mur, et qu'il est important que nous nous réveillions tous, quelque soit notre fonction, quelque soit notre rôle, et de ne jamais oublier que notre capacité à transmettre sera liée à notre capacité à être jugés crédibles.

En ce qui concerne l'optimisme : se décrète-t-il ? La réponse qui sera mienne sera la réponse du croyant : à partir du moment où Dieu croit en nous - parce que le premier qui croit, c'est Dieu, nous croyons en Dieu qui croit en l'homme - pourquoi ne croirait-on pas ? Et j'allais dire que, de même que celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son frère est un menteur, comme nous dit St Jean, de même celui qui dit qu'il croit en Dieu et qui ne croit pas en l'homme est un imbécile, il n'a rien compris au message. Il ya un épisode de l'Evangile qui me revient en tête, c'est cette barque qui est secouée par la tempête, dans les flots, et Jésus qui dort. Moi je n'arrive à dormir sur le fauteuil du passager d'une voiture que lorsque j'ai confiance dans le chauffeur. Et je me dis, c'est extraordinaire, c'est Jésus qui a une telle confiance dans les hommes, qu'il dort. Et les hommes qui paniquent ! Alors il les engueule : « Enfin, ce n'est pas possible, moi j'ai confiance en vous. C'est vrai que ça secoue, mais moi j'ai confiance. Vous allez trouver les moyens, vous allez trouver une solution. Et d'ailleurs on n'a pas coulé ! ». Et cette confiance du Christ qui est capable de s'endormir, laissant les hommes à la manœuvre, et les hommes qui paniquent ! Alors c'est vrai que nous traversons une zone de turbulence, mais gardons confiance. Et du coup on a confiance. Vous savez, la peur est toujours une mauvaise conseillère. La peur génère toujours la violence.

Eduquer dans la confiance, ça ne se décrète pas ; pour moi, ça se fonde sur une foi. L'espérance qui est nôtre est fondée sur cette foi : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps ». D'autres humanistes la fonderont sur d'autres principes. Je ne puis que témoigner dans la logique de mon propos, et parler de ce que je vis.

Question du public : *Une première question sur le respect. Comment comprendre la demande de respect des jeunes des quartiers : demander à qui et demander quoi ?*

Jean-Marie Petitclerc : Le respect. Il est vrai que lorsque je discute avec les adultes, ce dont ils souffrent le plus de la part de ces jeunes, c'est du manque de respect. Lorsque je discute avec les jeunes, ce dont ils souffrent le plus, de la part des adultes, c'est du manque de

respect. Alors je me dis qu'il y a quelque chose de très intéressant, c'est que le respect est une valeur partagée par tous. Et ça, ça me rassure, effectivement, que le respect, soit vraiment une valeur partagée par tous. Le problème, c'est celui des codes, avec lesquels nous allons manifester le respect, des codes qui peuvent être évolutifs. Je me souviens d'une réflexion de ma chère Maman. Je suis né à la campagne, j'allais souvent à la campagne, j'avais huit ans, on entrait dans une église, et elle voyait une jeune fille tête nue. J'entends encore ma chère mère me dire : « Tu vois Jean-Marie, les jeunes d'aujourd'hui, ils ne respectent plus rien ! » C'était le summum de l'irrespect. Il faut dire qu'aujourd'hui on voit beaucoup de femmes dans les églises qui ont la tête nue.

J'intervenais au grand congrès du MCC - c'était il y a une quinzaine de jours, à Lyon, avec 2000 cadres - sur cette question là. Je leur disais « vous savez, je ne vous comprends pas. Vous avez devant vous un jeune avec sa casquette sur la tête. Aussitôt vous le vivez comme une agression ; vous lui dites : « Enlève ta casquette ! ». Vous avez un évêque qui a un petit chapeau ridicule sur le crâne, vous ne lui dites pas. ». Ce n'est qu'une question de codes. Alors, ce qui est difficile aujourd'hui, effectivement, c'est que nous ne partageons plus les mêmes codes. Et ces jeunes du quartier, enkystés dans cette culture du quartier, se sont fabriqués des codes, qui sont un peu éloignés des nôtres. Et je me dis, chaque fois que j'interviens auprès de chefs d'entreprise, qu'aujourd'hui, le premier obstacle à l'insertion sociale et professionnelle des jeunes, réside moins dans l'absence de qualification, que dans l'écart entre leurs codes comportementaux et les codes attendus dans l'entreprise. Et ce n'est pas facile, parce que pour eux, la casquette, c'est un symbole identitaire. S'ils n'ont pas la casquette dans le quartier, ils se mettent en danger parce qu'ils pourraient être pris pour quelqu'un d'étranger. Alors ils vont avec la casquette dans l'école de l'entreprise, et là, ils se mettent en danger, parce que l'adulte l'interprète comme un signe d'impolitesse. Mais ce n'est qu'une question de code.

Dans les entreprises, où j'ai quelques missions, pour essayer de favoriser l'accueil de ces jeunes, je travaille beaucoup, pour qu'on explicite nos codes. Parce que la difficulté pour une génération, c'est de penser que ses codes vont de soi. Que le port de la casquette soit jugé comme un acte d'impolitesse, j'en discutais récemment avec un mariste qui me disait que dans les écoles au début du XX^{ème} siècle on obligeait tous les élèves à avoir une casquette, ça faisait partie de l'uniforme. Une question de code : il fallait absolument que l'on ait sa casquette, son blazer. Je crois effectivement que le respect reste une valeur fondamentale, partagée par tous, et que ce qui va être important dans notre société c'est effectivement de remettre à plat un certain nombre de codes. Je crois que c'est l'enjeu que vous vivez aussi dans vos familles : les grands-parents, les parents, les petits-enfants, sur quel code va-t-on se mettre d'accord, pour qu'effectivement cette vie familiale soit plaisante. Mais, méfions-nous - ce que j'ai dit aussi aux chefs d'entreprise - de juger la personne à partir de ses codes comportementaux. Non, essayons d'explicitier ce que sont nos codes, et qu'on va vivre telle posture comme étant une agression, et que l'autre ne la vit absolument pas comme ça. On le voit aussi dans le vocabulaire qu'ils utilisent. Il y a parfois banalisation de l'insulte, mais le jeune ne met absolument pas, dans le mot qu'il prononce, le sens que nous, nous y mettons. Combien c'est important de se le dire, sinon on monte dans les tours tout de suite et la violence ne tarde pas à surgir.

Question du public : Une autre question sur les trois dimensions que vous avez évoquées entre les parents, l'école et les pairs. Vous avez parlé de parents licenciés, et démissionnaires, ou non démissionnaires. Est-ce que vous pensez qu'à l'école, aujourd'hui, les profs sont aussi licenciés ou démissionnaires ? Il semble que les pairs, eux, n'ont pas

démisionné. Est-ce que c'est grave s'il y a juste une dimension qui ne démissionne pas alors que les autres démissionnent ? Existe-t-il une formation à l'autorité, destinée par exemple aux enseignants ?

Jean-Marie Petitlerc : Je n'utilise pas effectivement ce mot de démission, parce que je pense qu'il est beaucoup plus difficile d'exercer une fonction éducative, dans cette société devenue plurielle et que la tâche éducative est plus difficile. Moi, j'ai beaucoup d'admiration pour les parents d'aujourd'hui, d'autant que ce qui est plus difficile dans le fait d'être parents aujourd'hui, c'est que ces parents sont confrontés à des questions neuves. Dans une société plus stable, quand un gamin posait une question aux parents, les parents pouvaient avoir un petit peu en tête la réponse que leur apportaient leurs propres parents. Alors, soit on imitait, soit on s'opposait, mais il y avait un repère. Aujourd'hui un gamin de treize ans dit : « Tu sais, Maman, je prépare mes valises ; tu crois qu'il faut que j'emmène des préservatifs pour le voyage de classe ? ». La pauvre maman a beau fouiller dans ce que racontait sa mère, elle ne trouve rien. Le gamin qui va dire : « Oh tu sais, Maman, le cannabis, oui, tout le monde en fume. ». Elle a beau chercher ! Donc c'est ça qui est plus difficile ; c'est qu'effectivement des parents sont confrontés à des questions neuves, et ils ne peuvent pas élaborer une réponse, à partir des repères qu'ils se sont forgés. Et combien c'est important, de discuter entre parents. C'est tout le sens de tous ces groupes de parole que l'on essaye d'animer, pour se forger effectivement une idée. D'autant que si l'on dit effectivement que la famille est malmenée, elle reste quand même une valeur très importante.

Un exemple : une récente enquête de La Croix. Vous savez qu'aujourd'hui, au niveau des jeunes, en gros, 60% des lycéens ont touché au cannabis. Nous avons le record d'Europe en consommation de cannabis : la jeunesse française, record d'Europe ! C'est sans doute lié aussi au fait que nous avons aussi le record d'Europe du pessimisme. Quand effectivement l'avenir est noir, il n'y a plus qu'une solution, c'est s'échapper. Mais essayons de voir ces adolescents dans leurs familles. Je caractérise trois types de familles. Premier type de famille, où il y a un interdit fort sur la drogue, c'est : « Non ! Jamais ça n'entrera ici ! C'est hors de question ! » ; deuxième type de famille, un interdit mou : c'est interdit, mais enfin on ferme les yeux quand ça se fait ; et puis troisième type de famille où il n'y a pas d'interdit du tout : « Oh bah, c'est de son temps, les jeunes fument ... ». Ce qui fait trois catégories de familles. Et si je rapporte ensuite le pourcentage de fumeurs de cannabis en fonction des familles : dans la première catégorie, il n'y a que 20% de lycéens qui fument, alors que dans la dernière il y en a 95%. Comme quoi des parents ont beau dire « On est complètement dépassé, et puis il y a tout ce qui se dit à l'extérieur ... », leur position continue d'avoir du poids.

L'école. Là aussi il y a effectivement, un peu une perte de crédibilité du système, lorsque l'écart se fait chaque jour plus grand entre le discours tenu sur l'égalité des chances et les pratiques de plus en plus inégalitaires. Alors on masque un peu cet écart. Parce que reconnaissons qu'aujourd'hui, le référentiel de notation, dans notre système scolaire, est plus proche de la courbe de Gauss que d'un référentiel de compétences. C'est-à-dire qu'aujourd'hui vous mettez n'importe quel prof de troisième face à n'importe quelle classe de troisième, 1/3 a moins de 8, 1/3 entre 8 et 12, et 1/3 a plus de 12. C'est vrai au collège prestigieux d'Henri IV, c'est vrai au collège ZEP Claude Monnet d'Argenteuil. Vous mettez une bonne dose de contrôle continu au brevet des collèges, Et vous arrivez à masquer : « Oh, il y a un taux de réussite entre 75% et 99% ». Mais le système vous explose au moment de l'admission aux grandes écoles : nous avons dans notre pays trois fois plus de places en grandes écoles qu'il y a trente ans ; nous avons trois fois moins de jeunes issus des classes populaires y accédant. Si je prends l'école dont je suis issu, l'école polytechnique : promotion

65, 25% de polytechniciens étaient fils d'employés, d'ouvriers, d'agriculteurs, de paysans ; promotion 2005, 3%. Alors c'est vrai que la part de population active a diminué, mais quand même pas en ces termes. C'est parce que le jury d'admission en classes préparatoires aux grandes écoles sait, lui, que le 8 à Henri IV, ça vaut plus que le 17 à Claude Monnet. Le gamin, lui, ne le sait pas. Alors, effectivement, tout ça fait perdre beaucoup de crédibilité. Et cette école, qui était un merveilleux outil de promotion sociale, a tendance à devenir aujourd'hui un outil permettant aux élites d'offrir à leurs enfants des postes d'élite, pendant que les couches les plus défavorisées de la population emmènent leurs gamins dans des collèges qui sonnent comme des impasses.

Alors voilà : comment redonner du crédit ? Avec cette culture de l'entre pairs qui a tendance à devenir de plus en plus prégnante, combien il nous faut lutter contre cet affaiblissement de la position des adultes. Car effectivement ce ne sont pas les pairs qui peuvent transmettre. Ils ont la même expérience de vie que ceux à qui ils s'adressent. L'adulte transmet à partir de sa propre expérience de vie.

Il y avait une deuxième question : Formation à l'autorité ?

Oui, je crois que l'autorité est surtout une question de posture. Et ce sont des choses très simples. C'est effectivement, je dirais, autour de la crédibilité. Le prof qui arrive, ça commence à monter, il commence à menacer de sanctions et puis il n'y en a aucune qui arrive, c'est fini. Il faut réfléchir : je ne vais pas menacer de sanctions que je suis dans l'incapacité de faire effectuer. C'est ce que je ne cesse de dire à mes éducateurs : « Surtout, gardez votre contrôle, prenez le temps de la réflexion. A chaque fois que vous menacez d'une sanction que vous êtes dans l'incapacité de faire effectuer, alors mieux vaut ne pas menacer ». Il faut qu'il y ait de la cohérence. Donc là, il y a quelques ficelles. Ce qui est important pour que la sanction soit efficace, c'est qu'il y ait un degré de corrélation entre la gravité de la transgression et la gravité de la sanction. Or ça, ça va bien quand on est calme et qu'on le dit. Mais quand j'observe ce qui se passe en famille ou à l'école, souvent je vois que la gravité de la sanction est beaucoup plus liée à l'état de colère de celui qui sanctionne, qu'à la gravité objective de la transgression. Vous le savez tous : vous revenez fatigué du boulot, et déjà il y a un des membres de la fratrie qui a fait une bêtise, et puis il y a l'autre, l'ainé qui s'y met, ça prend des proportions ... Alors que ça serait en vacances, vous seriez reposé, ça serait passé comme une lettre à la poste. La première chose, c'est la crédibilité ; c'est de se dire que cette parole a du poids, de donner du poids à sa parole, que ce ne soit pas une parole en l'air.

La question de la bienveillance. J'ai étudié quand même beaucoup d'actes de violence, graves parfois, commis par des jeunes sur la personne d'enseignants ; dans toutes les situations que j'ai pu étudier, l'enseignant n'était plus dans le discours : « T'as fait une connerie », mais dans le discours « T'es con ». Alors effectivement aussitôt ça génère une agressivité, que parfois on n'arrive pas à maîtriser. « Je ne vois pas au nom de quoi il se défend ». Aussi parce que la posture spontanée, c'est : « T'as menti, t'es menteur ». Mais on ne dit pas la même chose. Non : « T'as menti, mais pour moi tu n'es pas un menteur, et c'est pour ça que je ne supporte pas ton mensonge » Dans les conseils que je donne aux chefs d'entreprise pour le management des jeunes, je leur dis « quand vous reprenez un ouvrier sur une erreur, ce qui est important, c'est que vous le repreniez sur l'erreur, mais en lui disant que c'est parce que vous le pensez capable d'être un bon ouvrier, que vous ne voulez pas supporter son erreur ». « C'est parce que je suis persuadé que tu peux être un bon élève, que je ne peux pas me contenter de cette copie que tu me donnes ». Vous savez, nous fonctionnons tous comme

cela : nous ne sommes capables d'accepter une remise en cause que de quelqu'un dont nous sentons l'estime. Sinon on sort sa batterie de défense.

Et puis une posture de justesse, d'être à la bonne distance. Effectivement il y a des profs, parfois, qui sont soit trop loin, soit trop près et la relation d'autorité ne fonctionne pas. Il s'agit ni d'être copain, ni d'être trop distant.

Aujourd'hui c'est plus difficile d'être prof. Ce qui a changé, c'est que l'autorité, aujourd'hui, est moins statutaire que relationnelle. C'est-à-dire que l'autorité du prof sera d'abord liée à la qualité de la relation qu'il va nouer avec ses élèves. Et effectivement l'exercice de cette fonction change d'hier. Hier, lorsque l'autorité était liée au pouvoir : début de chahut dans une classe, réaction du jeune prof : « Si ça continue, j'appelle le directeur ». C'est-à-dire qu'il actionnait la ligne hiérarchique, et autorité liée à pouvoir, ça fonctionnait. Aujourd'hui, s'il a ce réflexe là, il est en train de saborder son autorité. Devant toute la classe, il fait part de son impuissance à maîtriser le phénomène. Il m'arrive souvent d'avoir des éducateurs qui arrivent dans mon bureau en disant « Jean-Marie, ce n'est pas possible, le bazar que c'est, il faut que tu viennes. ». Je dis : « Ecoute, s'il y a danger, je viens. Je suis responsable de la sécurité des jeunes qui sont confiés au Valdocco et des éducateurs qui sont confiés au Valdocco. Si tu sens qu'il y a du danger, je viens. Mais s'il n'y a pas danger, je veux bien venir ; c'est sûr qu'avec mes trente années de bouteille, ils vont se calmer tout de suite, il n'y a pas de soucis. Mais est-ce que je vais t'aider ? Parce que je ne serai pas tout le temps dans mon bureau. Et si le message que tu leur fais passer, c'est que tu es dans l'incapacité, toi, de faire face, tu n'es absolument pas en train de construire une posture d'autorité. » Alors voilà, cette formation des jeunes profs, qui manque parfois cruellement : je vois des jeunes profs qui sont pourtant très doués dans leur matière, très généreux, et qui sont capables de se fusiller en une heure de classe. S'ils avaient ces quelques principes autour de la posture d'autorité, eh bien voilà, ça nécessiterait un peu de temps, ça s'assoit, une position d'autorité, mais ils y arriveraient. Il n'y a que le ministre de l'Education Nationale qui croit qu'en renforçant le statut des enseignants, on va être capable de restaurer l'autorité. Moi je n'y crois pas. Il n'y a jamais de retour en arrière dans l'histoire. C'est le grand mythe : « Il va falloir qu'on renforce le statut de l'enseignant ». Non, je crois qu'aujourd'hui, on a cette évolution - mais ça va plutôt dans le bon sens - où effectivement l'autorité ça se reçoit des élèves, et où l'élève ne va obéir qu'à quelqu'un qui lui paraît crédible et en qui il a confiance. Sans confiance, pas d'éducation, ne cessait de dire Jean Bosco.

Question du public : Une question sur la transmission. Avez-vous pu influencer utilement le ministre auprès duquel vous avez travaillé ? Ce ministre avait-il de bonnes idées au final ?

Jean-Marie Petitclerc : Oui, je crois que j'ai complètement convaincu ma ministre, d'ailleurs elle m'a fait venir parce qu'elle était convaincue avec moi. Le problème, c'est qu'entre la bonne idée et la bonne mesure, il y a beaucoup de chemin. Et puis la difficulté, c'était aussi un peu Fadela ; j'ai beaucoup d'amitié pour Fadela, mais Fadela est inscrite dans une culture du quartier. Donc c'était plus de moyens pour les quartiers. Et je trouve déplorable la « peopolisation » de la vie politique. C'est-à-dire qu'à un moment où il y avait un peu un conflit entre Christine Boutin et Fadela Amara, je me suis engueulé avec la journaliste du Monde qui avait titré sur « Christine Boutin a mis une peau de banane ... » Je me moque de la relation entre Christine et Fadela. La question était la vision de la politique de la ville. L'une, c'était politique de quartier, l'autre, politique de la ville. C'est sûr qu'à un moment ça ne le faisait plus. Mais effectivement l'image médiatique de Fadela Amara est

bien meilleure que celle de Christine Boutin, et donc c'est Fadela qui est restée. Je ne sais pas qui parmi vous pourrait dire ce qu'elle a fait, mais en tout cas elle a l'image d'une bonne ministre.

Mais la mesure phare sur laquelle j'ai beaucoup travaillé, dont je suis un petit peu à l'initiative, c'est celle dite du bussing. On ferme une classe de CM2, on fait monter les enfants dans le bus, et on répartit les enfants dans les différents collèges de la ville. Parce que, quelle est la différence entre un collège de quartier et un collège de centre-ville ? C'est que dans le collège de centre-ville, il est encore un peu valorisant d'être premier de classe. Dans le collège de quartier, il est dangereux d'être premier de classe. Si vous êtes premier de classe, aussitôt vous allez vers la réputation de l'intello et du bouffon, et vous devez gérer toute la violence de vos copains. Combien je rencontre dans ces quartiers de gamins prodigieusement intelligents, qui sacrifient leur scolarité, pour sauver leurs alliances ? Alors vous pouvez diminuer l'effectif de 30 à 24, vous pouvez mettre des tas de moyens supplémentaires sur des activités périscolaires etc., ça ne change rien fondamentalement au problème. Ce qui explique le relatif échec du programme ZEP. Je vous rappelle que ce programme a été fondé il y a 20 ans, avec un objectif : en trois ans on va réduire l'écart entre collèges des quartiers et collèges des centres-villes. Après 20 années de mise en œuvre de ce programme, l'écart est plutôt plus grand. Parce que les ministres ont oublié une donnée essentielle, c'est que le plus important pour un adolescent, c'est d'exister sous le regard de ses pairs. Et si la réussite scolaire ne lui permet pas d'exister, alors l'échec scolaire devient massif. Donc il est urgent de permettre à ces enfants d'être scolarisés avec d'autres que ceux du quartier. Je disais au conseil du Président de la République, lorsqu'on a scolarisé les enfants de paysans dans notre pays, on n'a pas créé un collège en plein champ en rassemblant tous les enfants de paysans dans le collège en plein champ. On a financé un système de bus qui a permis aux enfants de la campagne d'être scolarisés avec ceux de la ville, et de bâtir ensemble l'avenir de la maison France. Il me paraît scandaleux, dans notre pays, de scolariser de deux à seize ans tous les gamins des tours en bas des tours. On fabrique ces adolescents scotchés dans les cages d'escaliers. On fabrique ces adolescents « ininsérables ».

Alors j'ai réussi à convaincre la ministre - je voulais faire 250 expériences. J'ai même réussi à convaincre Matignon à en faire 50. Fadela Amara a été capable d'en mettre en œuvre 6. Je sais que je me suis accroché avec les familles, dans les premières expériences que j'ai menées, qui ne voyaient pas pourquoi il aurait fallu lever le gamin une demi-heure plus tôt, lui faire faire une demi-heure de bus, alors qu'il y avait une école juste en dessous. Moi, si je dois verser une petite larme, c'est plutôt pour les enfants de la campagne qui à 6h30 se caillent dans les abris-bus que pour les gamins de la ville qui font une demi-heure de bus. Mais après un trimestre, les familles en voyaient les bénéfices. Et là, il fallait une volonté politique d'imposition. Le gamin pouvait investir l'école sans être ridiculisé par ses copains, et trouver un lieu où réussir à l'école était valorisant. Alors que dans le quartier où il était, réussir à l'école c'était s'attirer les ennuis. Mais ensuite, exit Christine sur la politique de la ville, puis exit Fadela avec sa difficulté à mettre en œuvre des mesures.

Question du public : De tout temps, la jeunesse se distingue par ses révoltes et ses remises en cause, puis avec le temps, les années passant, ces ados deviennent adultes et rentrent dans le rang, deviennent à leur tour parents, et sont confrontés aux mêmes réalités. Les jeunes d'aujourd'hui, d'après vous, sont-ils marqués par une situation risquant de leur rendre impossible ce passage ? Comment les jeunes que vous avez côtoyés pendant les 10 ou 20 dernières années ont-ils transmis en tant qu'adultes et en tant que parents ? Y a-t-il une façon de mesurer la réussite de sa transmission ?

Jean-Marie Petitclerc : Vous avez raison de dire qu'à toute époque - souvenons-nous de ce qui disaient déjà Socrate, Hésiode : « les jeunes d'aujourd'hui sont devenus malfaisants et paresseux, la jeunesse d'aujourd'hui ne sera pas capable de maintenir notre culture... » - toute génération pense que la génération suivante n'est pas à la hauteur de ce qu'elle a été. C'est un discours banal depuis Socrate. Je me souviens d'une mère de famille m'interpelant en disant que « franchement, ces musiques techno qu'écoutent les jeunes, ce n'est pas de la musique, etc. ». Je lui ai répondu qu'elle me disait exactement ce que disait ma mère sur le rock. Ce n'est pas la même musique que celle qu'on aime. Mais de là à dire que ce n'est pas de la musique, non. C'est une autre musique. C'est plutôt de la vibration, on écoute avec le ventre plutôt qu'avec les oreilles. C'est tout ! Toujours, chaque génération bouscule un peu la précédente. Vous savez, chaque fois que je fais une formation auprès de chefs d'entreprises sur l'accueil des jeunes, je commence toujours par ce petit exercice : « qu'est-ce qui est pareil ? » et puis « qu'est-ce qui est nouveau ? » Dans ce qui est pareil, il y a un peu la contestation de l'autorité, cet aspect rebelle.

Ce qui paraît un peu nouveau, c'est cette angoisse de l'avenir, parfois cette peur de devenir adulte, c'est cette difficulté d'intégration des codes du vivre ensemble, parce que notre société ne partage plus les mêmes codes. Et puis c'est aussi l'allongement de la période d'adolescence : il me semble que c'est un phénomène que nos responsables n'ont pas suffisamment pris en compte. Ce qui a le plus changé, c'est qu'en l'espace de quatre décennies, la période d'adolescence a doublé. Je m'explique : l'adolescence est une période sociale, entre l'âge de l'enfance et l'âge adulte. Donc ça démarre à la puberté, et ça se termine à l'entrée dans la vie adulte, qu'on peut caractériser par le fait d'être autonome sur le plan financier et de ne plus vivre chez papa-maman. Rappelons que l'adolescence, dans les sociétés primitives africaines, durait une semaine, le temps des rites d'initiation, et le jeune passait du statut d'enfant au statut d'adulte dans le village. L'adolescence est cette période où le jeune est physiologiquement adulte, puisqu'il est apte à procréer, et socialement enfant, puisqu'il est complètement dépendant. Donc c'est par définition une période de mal-être. Dans nos sociétés, on construit une période de mal-être, puisque le jeune physiologiquement est adulte et socialement est enfant, ce qui caractérise l'adolescence. Il y a une quarantaine d'années, dans les milieux populaires, âge d'entrée dans l'adolescence, la puberté : plutôt 13 ans la fille, 14 ans le garçon. Et pour les garçons il y avait les rites : service militaire, qui était le rite d'initiation à la vie adulte (on rentrait au service militaire adolescent et on en sortait adulte), puis après le service on prenait son autonomie et donc la période d'adolescence, entre 13 et 20 ans, durait 7 ans. Aujourd'hui, rajeunissement de l'âge d'entrée dans l'adolescence, avec le rajeunissement de l'âge d'entrée dans la puberté. Il n'est pas rare de voir des gamines de 11 ans pubères, et des garçons de 12 ans pubères. A mon époque, la classe la plus difficile au collège était la quatrième. Globalement, c'était l'âge moyen de la puberté. Aujourd'hui, dans une classe de sixième, il y a moitié d'enfants, moitié d'adolescents. Une classe de sixième aujourd'hui n'a rien à voir avec ce qu'elle était il y a quarante ans. On commence même à voir des adolescents en primaire, des gamines de 10 ans et demi, 11 ans un peu en avance, ce qui déstabilise. On commence même à voir des adolescents au caté, ce qui déstabilise un peu les dames caté. Donc on rentre de plus en plus tôt, et puis avec la difficulté d'accès à l'emploi, au logement, on sort de plus en plus tard : recul de l'âge du mariage, maintenant à 26 ans ; beaucoup de jeunes avant 25 ans sont soit en études, soit en dispositif précaire d'emploi, soit en formation en alternance. Donc cela démarre vers 11-12 ans et se termine vers 25-26 : ça dure 14 ans, c'est ça qui a changé. Nos grands-mères parlaient de l'âge bête. Alors quand un jeune de 17 ans, il y a 40 ans, faisait une bêtise, on disait « il est en plein âge bête », mais enfin la perspective de sortie était assez rapide et c'était tolérable.

Alors, quand je vois tous mes grands gaillards de 20 ans, en plein âge bête, qui allument des feux dans les poubelles, etc. et qu'on ne voit pas la perspective de sortie, c'est beaucoup plus angoissant pour la société. Mais ce sont des phénomènes liés à l'adolescence. Cela fait trente ans que j'exerce le métier d'éducateur : la stabilisation des jeunes que je voyais il y a une trentaine-quarantaine d'années vers 21-22 ans, aujourd'hui c'est plutôt vers 26-27. Donc les turbulences sont beaucoup plus longues. Et j'ai effectivement des jeunes de 21-23 ans qui sont en plein comportement adolescent, vis-à-vis des institutions, etc.. C'est ça qui a bougé.

Mais après, vous avez raison, il y a une certaine stabilité. Exemple : la délinquance globale en gros reste stable, alors que la délinquance juvénile augmente fortement. Dans les 30 dernières années, on a en gros une stabilité de la délinquance globale, mais une très forte augmentation de la délinquance juvénile. Si tous les jeunes qui commettent des délits devenaient des adultes délinquants, à un moment on aurait la même pente. Mais ce n'est pas ce qu'on observe, ce qui veut dire que pour une majorité de ces adolescents qui commettent des délits, c'est typique de ce passage qui est l'adolescence, et qu'ensuite ils ne se structureront pas comme adultes délinquants. Alors, il est vrai que tous les adultes délinquants ont commencé adolescents, mais tous les adolescents qui commettent des délits ne deviendront pas des adultes délinquants. Pareil pour la drogue.

Question du public : Comment aider un jeune à dire « je » et à s'engager, quand son héritage est émiétté et polyculturel ?

Jean-Marie Petitclerc : Comment aider le jeune à construire son identité : vous savez que le petit bébé n'est capable un jour de dire « je » qu'en réponse à un « tu ». Si vous ne dites jamais « tu » à un enfant, jamais il ne répondra « je ». Le « je » naît dans cette interlocution, et c'est le « tu » qui est premier. C'est quand vous commencez à dire « tu » et donc que vous le reconnaissez comme une personne, qu'à un moment l'enfant va dire « je ». Donc, à tous ces jeunes qui ont du mal à dire « je », est-on capable de leur dire « tu » ?

Je pense à tous ces jeunes Français d'origine maghrébine qui ne se sentent pas vraiment reconnus comme Français. Et quand ils vont au Maghreb, ils sont honnis, car on sait le rêve, aujourd'hui, pour un jeune Algérien ou un jeune Tunisien de venir faire ses études en France. Quand ces jeunes-là viennent au pays et racontent la manière dont ils saccagent leur scolarité, ils sont absolument honnis. Donc ils sont Français, ... mais ils se construisent une identité de quartier : ils sont du neuf trois. Si on leur donne une vraie place ...

J'ai rappelé à nos gouvernants, au moment des émeutes de 2005, une parole de Jean Bosco, prononcée lors de son voyage triomphal en France de 1883. Jean Bosco de dire à toute cette bourgeoisie lyonnaise, un peu inquiète de tous ces mouvements de jeunesse dans les faubourgs : « ne tardez pas à vous occuper des jeunes, sinon ils ne vont pas tarder à s'occuper de vous ». Pertinence prophétique de ce grand éducateur. Si nous tardons à donner une véritable place dans notre société française à tous ces jeunes, quelle que soit leur appartenance ethnique, culturelle, religieuse, si nous tardons à les aider à préparer un véritable avenir, ne nous étonnons pas alors qu'ils commencent singulièrement à mettre à mal nos institutions.

Donc, cette question-là, c'est d'abord donner la place et ensuite aider le jeune à construire son identité, à construire ce « je », en interlocution avec les « tu », à construire ce « nous », mais c'est tout un chemin. Et ce chemin est plus difficile, comme vous le dites, quand l'héritage est émiétté. J'intervenais, pour des conférences annuelles, auprès des élèves de l'école polytechnique. Je dis aux jeunes polytechniciens : « vous savez, la grande différence entre

vous et les jeunes de quartier que je côtoie - vous êtes aussi beaux et intelligents les uns que les autres -, mais pour vous, le discours que tenaient vos parents, le discours que tenaient vos enseignants, et le discours que tenaient les grands jeunes qui vous faisaient rêver (ce grand cousin qui avait intégré une grande école, ce jeune oncle qui avait une thèse), ces trois discours se rejoignaient sur un socle de valeurs communes. Du coup, il est assez facile de se construire, par imitation, par opposition. Mais pour mes jeunes, lorsque le discours tenu par la famille, le discours tenu par l'école et le discours tenu par les grands qui font rêver, n'ont rien à voir, il est beaucoup plus difficile de se construire. Ce qui est terrible dans les quartiers, c'est que les seuls vrais modèles de réussite, c'est-à-dire des gens, vraiment issus du quartier, qui ont vraiment du fric plein les poches et une reconnaissance médiatique totale, il y en a deux, Jamel Debbouze et Nicolas Anelka. Le problème est que ces deux-là n'ont pas du tout investi l'école. Les deux seuls vrais modèles de réussite totale, qui font rêver parce qu'ils ont plein d'argent et qu'ils sont reconnus, ces deux jeunes, Nicolas et Jamel, alors vraiment l'école, zéro. C'est pas facile, ça. Alors que chez les X, non, ceux qui ont vraiment une reconnaissance, sont PDG, ont fait la grande école, il y a une cohérence, une cohérence dans les trois discours, tandis que pour eux, il y a une incohérence. Et c'est pour cela que j'ai beaucoup d'admiration pour les jeunes des quartiers : il est beaucoup plus difficile d'être jeune dans cet univers émiété, que lorsque les trois sphères de l'éducation s'articulent de manière beaucoup plus cohérente.

Question du public : On vient de donner l'information que la France est le pays européen avec la plus forte natalité, et à peu près au même moment que les Français sont les Européens les plus pessimistes : comment est-ce que vous expliquez cette apparente contradiction ?

Jean-Marie Petitclerc : Là on pourrait dire que c'est grâce à nos quartiers qu'on a ce taux de natalité. Dans nos quartiers, le taux de natalité est plus proche de certains pays en émergence que du reste. Donc, quand la France se réjouit de ce taux de natalité, on a à peu près huit millions de personnes qui vivent dans les quartiers, c'est surtout là que ça joue. Moi dans les quartiers, je vois des familles excessivement nombreuses. Des fois, c'est drôle, parce que je vois des Français qui se réjouissent du taux de natalité : très forte natalité, au niveau de tous nos Français d'origine maghrébine. ... On s'aperçoit effectivement que c'est parfois auprès des familles les plus pauvres, qu'il y a ce surinvestissement de l'enfant, d'où quelque chose de neuf va surgir. Et ce sont très souvent les familles du quart-monde qui font beaucoup plus d'enfants, globalement, que les familles de statut social beaucoup plus aisé. Parce que là, quand l'aujourd'hui est vraiment difficile, il va se passer un miracle. Il y a toujours dans l'enfant un miracle. Le jeune enfant qui naît, c'est merveilleux.

Sur le pessimisme, effectivement, mais alors je ne sais pas si c'est un pessimisme de fond. Il faut lutter. J'étais très étonné quand j'étais au ministère par cette étude, faite sur toutes les jeunes européennes, donc les jeunes de vingt-sept pays. Il y avait un item qui était : « est-ce que tu penses que ce sont tes décisions d'aujourd'hui, tes choix d'aujourd'hui, tes actions d'aujourd'hui qui vont déterminer ton avenir ? » Les jeunes Français sont les derniers de la classe. Ils répondent oui à 25%. 25% des jeunes Français interrogés répondent oui à la question. Pour 75%, l'avenir, c'est la fatalité, des trucs idiots. Les jeunes Danois, qui sont les premiers de la classe, répondent à la même question oui à 80%. 80% des jeunes Danois interrogés à cette question répondent oui, c'est moi qui suis en train de construire mon avenir, il dépend de moi. C'est quoi la différence ? Ce n'est pas la situation économique, nos amis danois connaissent la même crise économique que nous et on nous dit même que notre pays, finalement, y fait le mieux face. On est un des pays qui fait le mieux face. Ce qui change,

c'est le discours des adultes. Je rencontrais récemment un évêque, qui me racontait ses vacances. Il me dit : « J'ai choisi de traverser la France sans prendre l'autoroute pour aller à la rencontre de la France profonde. Donc j'ai rencontré la France des villages, la France des banderoles. C'est extraordinaire, j'ai noté toutes les banderoles ; eh bien, c'était non. Toutes les banderoles, c'était non : non à la déviation, non à la déchèterie, non à l'autoroute, non au projet (des fois, on ne savait même pas quel était le projet). La seule fois où c'était oui, donc une invitation, c'était pour venir à la braderie, au vide-grenier, ou à la brocante. Non mais c'est terrible ce peuple. Tout ce qui bouge : non ! ... » Comment effectivement nos jeunes peuvent-ils aller bien ? Cette jeunesse qui est la chance de notre avenir. Je rencontrais aussi un député qui me disait : « la jeunesse est devenue un problème de société ». Triste société, celle qui vit sa jeunesse comme un problème. Forcément, on ne parle que du problème des jeunes, des jeunes à problèmes, du problème des jeunes à problèmes. N'oublions pas que la jeunesse, c'est d'abord notre chance, mais qui le leur dit ? C'est eux qui vont trouver une solution aux problèmes qu'on n'a pas su résoudre. Ayons confiance en leur capacité à trouver d'autres modes de fonctionnement économique, d'autres modes de fonctionnement politique. On a relevé de bons défis, nous, quand même : la réconciliation Est-Ouest, c'était pas gagné. Je crois que notre génération peut être fière, fière de transmettre à nos jeunes... C'est la première fois dans l'histoire de France que nous transmettons à nos jeunes une vie sans risque majeur de guerre avec nos voisins. C'est du jamais vu, c'est la première fois que ça arrive, on peut en être fier. On n'est même pas capable de leur parler de l'Europe dans ces termes. Quand on leur parle de l'Europe, on est capable de leur parler uniquement des tracasseries administratives de Bruxelles. Même ce qu'on a réussi, on n'est même pas capable de leur en parler avec enthousiasme. Alors que c'est quand même fabuleux ce qu'on a réussi. Moi qui ai vécu dans le récit de mes parents tout ce débarquement, ces plages rouges de sang etc. ! On n'est pas capable... Et puis à eux, maintenant, de relever le défi Nord-Sud. Nous on a relevé le défi Est-Ouest, à eux de relever le défi Nord-Sud. Mais enthousiasmons-les, sur 'comment vous allez relever ce défi'. Alors il y a peut-être ce fond de confiance, c'est qu'on permet à des enfants de naître, tant mieux, moi je me réjouis, mais après, il s'agit que cet optimisme de la naissance se poursuive sur l'optimisme de la seconde mise au monde. Parce qu'il y a deux mises au monde : il y a la sortie du ventre, et puis après il y a la mise au monde sociale, et combien je souhaiterais que cette mise au monde sociale soit aussi optimiste que la sortie du ventre de la mère.

Question du public : Dernière série de questions : faites-vous parfois face à des refus de confiance de la part d'un jeune parce que vous n'avez pas la même religion que lui ?

Jean-Marie Petitclerc : La religion vient du mot *religio* qui signifie relier. Et vous savez, moi je crois qu'il n'y a jamais eu de guerre de religion. J'interviens souvent sur ce thème. Les guerres, elles sont toujours sociales ou politiques. En Irlande, ce n'est pas une guerre de religion. Les gens ne se sont pas battus parce qu'ils n'avaient pas la même image de Marie. On ne va pas se foutre en l'air parce qu'il y en a un qui croit que Marie peut être appelée mère de Dieu et l'autre mère de Jésus. C'est effectivement un groupe, protestant, qui détenait tous les leviers du pouvoir et de l'économie, un groupe catholique qui se sentait opprimé et après il y a l'instrumentalisation du religieux par le politique. Ça c'est terrible, lorsqu'effectivement le politique va instrumentaliser le religieux à des fins politiques. J'aime cette phrase de Jean-Paul II : « commettre un crime au nom de Dieu, c'est commettre un crime contre Dieu ». Donc soyons bien conscients que si l'on croit en Dieu, on ne peut pas vouloir la mort de l'innocent, et on ne peut que s'enrichir de la différence de l'autre. Alors méfions-nous de l'instrumentalisation du religieux. Quand je regarde l'évolution des jeunes des cités, depuis trente ans que j'y travaille - j'ai travaillé essentiellement en milieu maghrébin et africain - il y

a trente ans, le jeune maghrébin non-croyant ne pratiquait pas. Aujourd'hui, le jeune maghrébin non-croyant pratique. C'est ça qui a changé. Comme le villageois normand, dans les années 50, allait à la messe qu'il croie ou qu'il ne croie pas. Pour ne pas aller à la messe, il fallait être l'instituteur laïc pour avoir un certain argumentaire. Même pression sociale aujourd'hui, quand vous êtes maghrébin dans une cité : vous êtes obligé de pratiquer. Moi j'ai envie de dire, je n'ai aucun souci avec les jeunes musulmans croyants. D'ailleurs je trouve parfois des débats d'une richesse parfois bien plus intéressante qu'avec quelques métropolitains bien matérialistes. J'ai parfois un peu des soucis avec les pratiquants non-croyants. Je discutais avec un imam, qui me disait : « vous, votre problème à vous, prêtres, c'est qu'il y a beaucoup de jeunes croyants non-pratiquants, moi mon problème, c'est que j'ai beaucoup de jeunes pratiquants mais non-croyants. » Je vois effectivement beaucoup de jeunes pour lesquels la pratique ne s'appuie absolument pas sur une foi. Pratique complètement identitaire, et très souvent en opposition. Quand je vois le ramadan, la pratique c'est le jeûne, qui se voit. L'aumône et la prière - le ramadan, il y a trois piliers : le jeûne, l'aumône et la prière, la prière cinq fois par jour - ... Moi j'ai des jeunes, le ramadan, ce n'est que le jeûne. L'imam interrogeait une fille qui demandait « si on a droit de se maquiller pendant le ramadan, il y en a qui disent oui, il y en a qui disent non », alors il disait : « toi tu veux faire le ramadan, donc tu pries cinq fois par jour ». La fille lui dit « non ». « Tu fais pas le ramadan... » Donc combien effectivement il est important de lutter contre cette instrumentalisation, et je vois des jeunes qui vont se servir du religieux, l'instrumentalisent en en faisant un vecteur identitaire fort, et un vecteur d'opposition. Mais très souvent c'est une revendication très identitaire de gens qui se sentent pas bien reconnus. Alors comment dépasser ça, comment favoriser le dialogue ? Moi je trouve toujours un peu difficile la relation avec les musulmans parce qu'il y a plusieurs islams en France. Moi j'ai des contacts merveilleux avec de jeunes croyants et puis je suis un peu sur mes gardes et j'essaie de lutter contre l'instrumentalisation du religieux par certains groupes, qui est à des fins qui ne sont pas religieuses - parce que la fin religieuse c'est l'entente de tous, c'est relier l'humanité - mais qui est à des fins politiques. Donc c'est comme ça que je répondrais à cette question, et j'ai envie de dire, « n'allons pas tout de suite sombrer dans ce prétexte du religieux ». Le religieux est un prétexte à l'opposition, mais l'opposition ne se situe pas là. L'exemple du conflit en Irlande est parlant à ce niveau-là.

Un grand merci, Jean-Marie Petitclerc pour cette intervention ce soir. Je renvoie notre public à votre livre le plus récent : « Pourquoi je suis devenu prêtre et éducateur » chez Bayard en 2009.